

L'IMPARTIAL

L'Union fait la force

CIE DE L'IMPARTIAL, Propriétaire Fondé en 1893 par Gilbert Buote et son fils François Joseph F. J. BUOTE, Redacteur, Mme. F. J. BUOTE Assistante

Vol. 4 No. 8 Nouvelle Serie TIGNISH, ILE DU PRINCE EDOUARD, MARDI LE 12 SEPTEMBRE 1911 19 ANNEE

Sa Majeste la Langue Francaise

La langue française est une oeuvre d'art; et parce qu'elle est cela, elle ne livre pas volontiers ses secrets à la curiosité intermittente des indifférents et des désœuvrés. Elle veut être cultivée, elle demande qu'on l'étudie avec zèle et persévérance. Mais comme ils sont récompensés de leur peine ceux qui, s'étant pliés à l'effort nécessaire, ont su s'approprier un instrument d'expression incomparable!

Une langue si limpide, qu'elle est un filtre pour la pensée, si riche qu'elle peut tout dire, si souple qu'elle sait faire entendre toute ce qu'elle ne dit pas, si nette dans ses couleurs, si ferme et en même temps si douce qu'elle est une carresse pour l'oreille autant qu'une joie pour l'esprit. Ses modulations sont infinies, et multiples sont ses aspects. Aux oeuvres de la raison sereine, elle est propreté, elle est lumière. Au vol léger de l'imagination et du rêve, elle met un freissement d'ailes. Pour l'épopée et le fracas des batailles, elle a des sonorités de clairon.

Elle sait rire. Elle sait pleurer. Par elle a passé souvent la grande voix de la douleur humaine; elle s'est mêlée à la vie. Elle tient à l'âme d'un peuple, qui a eu ses gloires, qui a pu avoir des faiblesses, mais dont l'histoire dira qu'il a beaucoup souffert pour la cause des idées. Langue de pitié et langue de colère, ouverte à la divine tendresse et à l'énergie ardente, elle est le miroir où se reflètent dans leur diversité plaintive les sentiments, les passions, les misères de tous les pauvres humains, nos frères.

Saluons-la, saluons-la bien bas! Elle est la reine parmi ses soeurs, les autres langues mères, Sa Majesté la langue française!

M. Kleckowski.

AUTOUR DE LA MARMITE

Ah! Qui nous donnera de bonne ménagères! C'est un refrain qu'il n'est pas rares d'entendre dans nos villes surtout. Oui, visitez nos demeures, vous trouverez des femmes courageuses, honnêtes, dévouées, mais toutes sont elles des femmes entendues aux affaires du ménage? plusieurs maris — il faut avouer que les messieurs ont méchamment catégoriquement que non.

Que plusieurs femmes soient peu versées dans les affaires de ménage, cela ne m'étonne pas.

Quand et où ces dames ont-elles reçu des leçons utiles?

A l'école? — Elles y ont appris à lire, à compter, et à treize ans elles sont parties avec leur léger vermillon d'histoire et de géographie.

A la maison peut-être? — Mais elles n'y ont pas vécu: de l'école elles ont sauté à l'usine, ou au comptoir de magasin et elles n'ont reçu aucune éducation ménagère, excepté quelques notions bien vagues qui leur permettent maintenant de ruiner l'estomac de leur époux par un menu uniformément le même.

Avec un peu de bonne volonté on pourrait apprendre à nos demoiselles, car elles ne sont pas bêtes, à préparer des repas sains et nourris-

sants, à faire des menus économiques et variés. Tout y gagnerait; la vertu des filles bien exposée dans les bureaux, les magasins et ailleurs; l'estomac des frères et du papa, sans parler — écoutez bien, mes filles — qu'une demoiselle, bonne ménagère, fait prime sur le marché et ne court aucun risque de rester vieille fille.

Mais pour cela il faudrait faire comprendre aux parents qu'ils ne doivent pas retirer si tôt leurs enfants du convent et c'est une rude besogne d'enfoncer cette idée là entre les deux yeux d'un canadien. Cependant peu à peu ça entre, l'enseignement ménager s'introduit chez-nous, mais lentement.

J'ai visité un convent de la province de Québec, organisé sur le même pied que les écoles ménagères d'Europe.

Les grandes élèves étudient le blanchissage, le raccommodage et tout ce qui concerne la couture. On apprend aux enfants à confectonner avec des déchets de magasin, ou les vieilles robes de la maman, des habits flambant neuf pour la jeunesse, car on a soin de faire apporter, des ménages ouvriers, du linge usé pour que les enfants acquièrent l'habitude du véritable raccommodage pratique.

On enseigne aussi le repassage et la cuisine. On apprend à confecturer d'excellents plats à l'aide de bonnes recettes où la théorie est jointe à la pratique, le tout à des prix minimes. Aussi les services d'une telle ménagère vaudront de l'or à la famille, et le papa se lèchera les quatre doigts et le pouce après les repas préparés par sa fille. Et si mademoiselle, en vivant au coin du feu avec sa mère, ne rapporte pas d'argent au logis, elle économise bien des piastres.

Voyons, est-il impossible dans nos villes de réserver chaque semaine quelques heures à cet enseignement pratique? Ces cours devraient être comme le couronnement des études, ils stimuleraient peut-être la négligence des parents à envoyer leurs grandes filles à l'école.

Il y a là une lacune à combler. Bulletin de l'Immaculée Conception.

LA SANTE DU PAPE

Le monde catholique sera heureux d'apprendre que les nouvelles inquiétantes qui avaient été publiées au sujet de la santé du Souverain Pontife non seulement ne sont pas confirmées mais sont démenties qui soit. L'Osservatore Romano, qui est, on le sait, l'organe attiré du Vatican, publie en gros caractère la note que voici:

"Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que l'amélioration qui se manifesta, hier, dans l'état de santé du Saint-Père a continué à s'accroître à tel point qu'on peut dire que l'état de Sa Sainteté est réellement satisfaisant."

Cette note causera dans les pays catholiques une joie d'autant plus profonde que l'émotion soulevée par les mauvaises nouvelles de ces derniers jours a été plus grande.

La bonne nouvelle, du reste, est confirmée par tous les journaux romains. Un rédacteur du Giornale d'Italia a vu le professeur Petacci, le dévoué médecin du Pape. Celui-ci a déclaré que l'auguste malade était hors de danger et que sa guérison était prochaine. "L'état

morale du Saint-Père, a-t-il ajouté, est excellent; la maladie suit un cours absolument normal, et nous sommes près de la convalescence."

Même note dans le Criere d'Italia. Ce journal rappelle que Pie X est tombé malade le 20 juillet, pendant le service en mémoire de Léon XIII. Le Pape eut une attaque de bronchite avec une forte fièvre et resta deux jours au lit; il se remit ensuite assez rapidement, lorsque, le 6 août, il fut atteint d'un accès de goutte accompagné d'une forte fièvre avec mauvais fonctionnement des reins, toutefois sans néphrite; le coeur fonctionna très bien. Actuellement les phénomènes douloureux ont disparu.

Le même journal ajoute que, suivant les médecins qui soignent le malade, le Pape sera guéri complètement dans dix jours au plus.

La Tribune confirme ces heureuses nouvelles; elle ajoute que la plupart des prélats du Vatican sont partis en villégiature, ce qui n'aurait pu se faire, si le Pape avait été en danger.

LES OEUVRES SOCIALES DE LA COLONBUSTERIE

La Catholic Fortnightly Review nous apprend qu'un journal de Chicago dévoué aux Knights of Columbus invite nos chevaliers à déployer une plus grande activité à l'étude des graves problèmes sociaux; il leur reproche leur légèreté et leur penchant désordonné pour les amusements mondains.

Cette attitude du journal colombien de Chicago prouve que nous avons parfaitement raison de dénoncer vigoureusement les Chevaliers de la danse.

Les oeuvres sociales des K. of C. peuvent se résumer à ceci: danses, excursions, concerts, pique-nique, whist, bazars, strawberry festivals, coffee parties, minstrel shows, steam-trips, harvest festivals et cent autres mondanités.

N'est ce pas un véritable scandale de voir la plupart des conseils de cette société tourner toute leur activité à organiser des dancing parties

et des minstrel shows. De tous temps et particulièrement de nos jours les catholiques ont eu et ont encore le devoir de travailler à d'autres oeuvres sociales.

L'esprit du siècle n'est pas l'esprit catholique quoiqu'en pensent nos colubustiers éternels par la bonne chèrè et les plaisirs.

JEAN BOURGET

PRECAUTION

Un député français entra un jour dans un magasin de nouveautés pour payer la facture d'un achat considérable.

— Voulez-vous une quittance? lui dit le marchand.

— Non, à quoi bon, entre honnêtes gens... Et puis, Dieu nous voit, ça suffit.

— Ah! vous croyez à Dieu?

— Mais, oui, et vous?

— Moi, non, dit le marchand.

— Alors, c'est différent, donnez-moi vite une quittance, car j'ai peu de confiance en qui ne croit pas en Dieu...

Aux Mères

Monseigneur l'Evêque d'Evreux, à la fin d'un Congrès diocésain, à Evreux, raconte l'histoire édifiante d'une mère chrétienne qui, au sortir de l'église où elle venait de communier disait, l'air joyeux et transfiguré, à son enfant qui l'attendait à la maison: "Je suis contente je viens de communier pour toi".

— Mère, qu'est-ce que communier?

— Mon enfant, c'est recevoir le bon Dieu.

— Où le reçoit-on?

— On le reçoit dans son coeur, il est là.

Et alors la mère, s'inclinant vers la petite tête blonde, la pressa sur son coeur, tabernacle vivant de l'Eucharistie.

Comme il est doux pour une mère chrétienne, surtout au sortir de la Sainte Table, d'entretenir ses enfants de ces ineffables mystères qui doivent les garder dans le temps et les sauver pour l'éternité!



Le vieux Canadien — "Écoute Borden. Tu voulais les élections de suite. Tu croyais avoir de l'aide des monopoles et des riches manufacturiers qui pour défaire le bill de la Réciprocité, donneraient leurs chemises. Tu voulais ça mon garçon!"

Borden — "oui, oui, c'était le seul espoir pour moi, mais, mais, mais je vois que je suis encore flanqué à la porte."

A TRAVERS LE MONDE

La lutte du génie humain contre les obstacles de la nature.

LES DIFFICULTÉS DU CANAL DE PANAMA

Les glissements de terre dans la tranchée de la Culebra. Dans un précédent article, "La Nature" a décrit assez longuement les différents travaux en cours d'exécution au canal de Panama. Nous croyons intéressant de compléter ces renseignements en disant quelques mots des difficultés presque inextricables que rencontrent les ingénieurs américains, pour lutter contre les glissements de terre qui se produisent dans la tranchée de la Culebra, point de partage des eaux entre l'Atlantique et le Pacifique.

Cette tranchée de grande profondeur et de plus de 15 km de longueur est ouverte au travers d'une masse d'argile rouge sans aucune cohésion, lorsqu'elle est saturée d'eau pendant la saison des pluies. Cette masse épaisse d'argile repose sur une couche rocheuse formée de trapp qui, au premier abord, présente l'aspect d'un rocher solide, mais qui se décompose à l'air et s'offre qu'une résistance très variable, à tel point qu'en certains endroits elle cède sous la pression des doigts. De plus elle est fissurée et traversée par des couches de lignite de quelques centimètres d'épaisseur n'offrant aucune résistance et très glissantes. Sur un tiers environ de la longueur de la tranchée, ces couches s'inclinent vers la vallée au fond de laquelle est creusé le canal.

Il résulte de ces conditions peu favorables que, si on vient à creuser une tranchée dans cette masse instable, l'équilibre se trouvant rompu, des glissements se produisent inévitablement. C'est du reste ce qui était déjà arrivé au début des travaux sous la direction des ingénieurs français. Ceux-ci, pour vaincre la difficulté et arrêter ces glissements qui venaient obstruer la tranchée et augmenter le cube de terre à enlever, avaient tenté de drainer les eaux superficielles en les empêchant de saturer la masse d'argile rouge. Mais les résultats furent négatifs. Vouloir empêcher la saturation des argiles dans un pays où les pluies pendant la saison humide sont si intenses est impossible. Pendant la saison sèche, la couche d'argile s'assèche à sa partie supérieure. Il se forme alors, dans la masse, des fissures qui se remplissent d'eau pendant la saison des pluies, eau qui vient saturer la masse d'argile en pénétrant jusqu'à la couche rocheuse sur laquelle celle-ci repose.

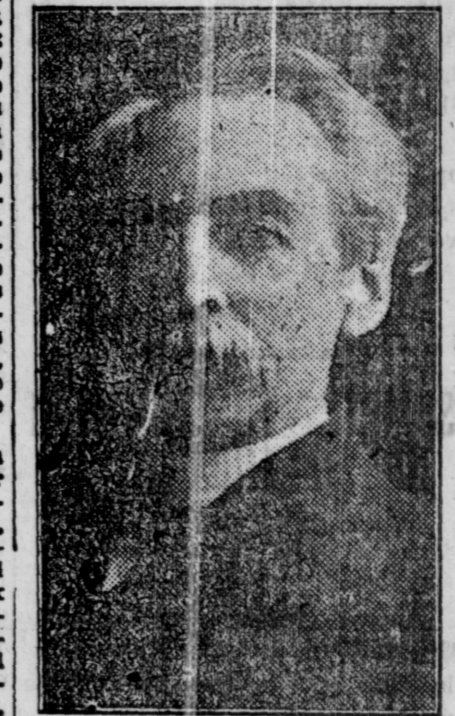
Lorsque les ingénieurs américains reprit les travaux de la tranchée de la Culebra, en 1907, de nouveaux glissements se produisirent jusqu'au 1er janvier 1910, environ 15 pour 100 du cube des terres extraites de la tranchée provenaient des glissements. Mais depuis, ceux-ci sont devenus de plus en plus abondants et il est à craindre qu'ils aient encore plus d'importance au fur et à mesure de l'approfondissement de cette tranchée.

Pour établir des murs de soutènement il faut, tout d'abord, se rendre compte de la poussée qui agit derrière le mur et, pour cela, connaître le poids spécifique de la masse en mouvement, l'angle de repos des terres et le coefficient de frottement, toutes choses difficiles à déterminer même approximativement pour des terrains aussi peu homogènes que ceux qu'on rencontre à la Culebra, surtout en ce qui concerne le coefficient de frottement. De plus, le rocher sur lequel devrait s'appuyer ce mur de soutènement n'a qu'une résistance précaire et tend, comme nous l'avons vu, à se soulever sous l'effort des pressions latérales. La construction d'un mur de soutènement présenterait donc de grands aléas et ne pourrait offrir qu'une sécurité très relative.

Dans ces conditions, les ingénieurs américains ont employé le seul moyen pratique, qui consiste à enlever les terres qui s'éboulaient, au fur et à mesure qu'un glissement se produit et à laisser ensuite les terres prendre leur talus naturel. Dans ce but on surveille avec le plus grand soin les talus de la tranchée aux différents endroits où les glissements ont le plus tendance à se produire, et des signaux extérieurs, tels que la chute de pierres, viennent indiquer qu'un glissement est sur le point de se produire, on évacue le chantier et on met les excavateurs et les trains de matériaux à l'abri. Malheureusement ces glissements se produisent souvent inopinément et sans aucun signe extérieur donnant le temps nécessaire pour mettre à l'abri les engins de terrassement qui, alors, comme cela est souvent arrivé, se trouvent enfouis sous les terres ébouleées.

On estime qu'il s'écoulera encore au moins une année avant que les

travaux du barrage de Gatun ainsi que ceux des écluses, permettent de remplir le lac de Gatun à un niveau suffisant pour assurer le profondément d'eau voulue dans la tranchée de la Culebra. De plus, au 1er mai 1911 il restait encore à extraire de cette tranchée 21 millions de mètres cubes pour atteindre le niveau prévu du plafond du canal qui se trouve actuellement à environ 16 m. au-dessus de celui-ci. Lorsque ces travaux seront terminés et que l'eau remplira la cuvette du canal, on espère que le poids de l'eau pourra produire une contre-pression, permettant d'équilibrer la pression des terres des talus et de s'opposer ainsi, sinon en totalité, tout au moins dans une certaine mesure, au glissement des terres. Mais ceci n'est qu'une prévision qui peut-être ne se réalisera pas et, il est très possible que de nouveaux glissements se produisent après l'achèvement complet du canal. Aussi les ingénieurs américains font-ils construire une très puissante drague à godets qui permettra de draguer les terres provenant des éboulements et cela sans gêner la circulation des navires dans le canal, la largeur de celui-ci, au plan d'eau, étant de 90 m.



SIR LOUIS JETTE, Juge en chef de la Province de Québec

A LA RECHERCHE D'UN TRESOR

On suit avec beaucoup d'intérêt dans les milieux maritimes européens, les recherches organisées en ce moment en Virginie, où il y a quelque temps le vapeur "Merid," de la Compagnie de navigation Ward a coulé à hauteur du cap Charles.

Le "Merida" se trouve à trois cents pieds de profondeur et les moyens ordinaires pour l'atteindre sont insuffisants.

La compagnie a donc accepté les offres du capitaine Charles Williamson, qui se fait fort de sauver la plus grande partie des valeurs, évaluées à 10 millions de francs renfermés dans le navire. A bord du "Merida" se trouve notamment pour une somme de 2 12 millions en lingots d'argent.

Le capitaine Williamson est l'inventeur d'un nouveau système de sauvetage dont il dit merveille.

Il s'agit d'un large tube en fer plongeant dans l'eau jusqu'à profondeur de 300 mètres. A l'intérieur de ce tube se trouve une échelle permettant une descente facile jusqu'au fond du tube dont la tête est constituée par un caisson flottant.

A l'extrémité inférieure se trouve une vaste chambre de travail pouvant contenir plusieurs ouvriers. Le tube sert également de conduite d'air et permet des communications faciles.

La chambre réservée aux plongeurs peut être fixée sur n'importe quelle partie d'un navire submergé ce qui permet aux ouvriers d'opérer à leur aise. La chambre de travail est éclairée à l'électricité, tandis que des phares puissants percent les ténèbres des profondeurs sous marines. Enfin, de puissantes mains mécaniques pouvant être manoeuvrées de l'intérieur du caisson permettent d'explorer une épave en tous sens.